

« La peinture de Monique Tello est une peinture engagée dans la représentation.

Son souci premier, je suppose, est d'organiser une vraisemblable forme et d'en faire le sujet de son tableau. Pour le peintre, il n'est pas de peinture, ni de tableau sans sujet.

Le sujet chez Monique Tello, que veut-il dire ? Le pinceau va là, là et là, constitue par un réseau de formes, des architectures, un continent, qui nomment le tableau comme lieu de reconnaissance visuelle du réel ; le tableau se nomme, se change, se renouvelle. Car ainsi est le réel jamais pareil et constitué d'archipels plus ou moins grands sur quoi se loge la raison et l'intelligence. Le talent en plus : c'est de montrer à voir, et d'en faire un mode pratique pour les autres : le spectateur s'associe à cette découverte. »

Jean Pierre Pincemin, le 3 février 1990.

« La peinture de Monique Tello se définit avec les adjectifs de l'expression dans une histoire contemporaine d'artistes et de personnalités pour qui la spontanéité est une méthode. En effet, la réussite du tableau expressionniste et les inventions qui le parcourent sont le résultat de cette disposition à ne compter que sur soi à ce moment-là.

Une autre chose s'ajoute à la peinture de Monique Tello et qui fait d'elle un peintre. Un peintre est celui qui nous parle de ce que nous connaissons par la mémoire et que nous avons expérimenté sur d'autres tableaux.

Je trouve que Monique Tello parle bien de ce qu'elle connaît, mieux encore, elle nous en parle et son oeuvre s'accroît, trouve de nouvelles solutions de partage dans ce renouvellement de connaissances. »

Jean-Pierre Pincemin, 1992

“Le fond n'est pas seulement décoratif, c'est clair ; il est en tension avec le tracé au premier plan. Et lorsqu'il n'y a pas ce premier plan, le fond est en tension sur lui-même, dans son éclatement/maçonnerie. Dans ce travail, évolution par séries, non par ruptures brutales une sorte d'avancée patiente, intégrant de nouveaux éléments, reprenant d'anciens moyen délaissés, remaniant. Autant de liberté que de patience.

Le dehors est capté par la peinture ou l'œil.

Pas de volonté de représentation, sinon celle de rendre compte d'une saisie, d'une expérience. Car cette peinture n'est pas purement abstraite. Mais, au bout, le réel ne revient pas ; sur la toile, il reste de la peinture, un regard et un geste, autrement dit la vibration d'un vivre entre la réalité en soi et la toile arrêtée. Les limites de la peinture n'existent pas plus que celles de la langue. Par contre, chaque créateur travaille ses propres limites, ou bien n'est rien. *“On ne peut demander au poète que l'excès, le reste reste au reste”*, disait Reverdy.

Ce qui me touche dans le trajet de Monique Tello, c'est bien cet inlassable travail pour pousser plus loin son ciel. Importance du nombre, de la série, non que la quantité soit gage de valeur, mais parce que la suite donne à voir le travail et la richesse de possibles d'un seul motif. Je repense à une note d'André du Bouchet : “Peser sur un mot jusqu'à ce qu'il livre son ciel.” Je ne crois pas que le travail de Monique Tello soit si différent. Elle pèse sur une force/forme tant que la variation demeure possible, tant qu'une approche autre est désirable. A la fin de la période, il y a moins épuisement du motif décliné que fatigue du peintre, nécessité pour elle d'inventer ou découvrir un nouveau mode de propulsion de la main. En cela, gravure et dessin sont bien les lieux de l'expérimentation, de l'ouverture, de l'en-avant, alors que la toile apparaît davantage comme un aboutissement, lui-même en devenir dans un cycle éclosionépanouissement-abandon.”

*Antoine Emaz - Extraits de “Obstinément peindre”, Ed Le temps qu'il fait, 2005*

*The background is clearly not only decorative, it is in tension with the line in the foreground. And when there's no foreground, the background is in tension on itself, in its break up / stonework. In this work, évolution with series, no by brutal breakdown, a kind of slow and patient advances, integrating new elements, returning to ancient forgotten means, reshaping. Liberty as much as patience.*

*No représentation volunteer, if only reporting a seizure, an expérience.*

*Because this painting is not only abstracted.*

*But finally, the real does not come ; on the frame, there still is painting, a look, and a gesture, in other words the vibration of a leaving between rality Inside and the stopped frame.*

Extracts – translation Susan Horton

« Le travail de Monique Tello est un inventaire des conditions d'impossibilité de la forme. Prise entre néguentropie et entropie, soumise à toutes les ruptures, à tous les amollissements, la forme se défait ici, renaît ailleurs, dans la déroute ou le sentiment de la plénitude. Entre expansion et concentration, entre aléatoire et structure, la forme se donne dans une pulsation provisoire : attaquée ou réaffirmée par le graphisme, par la couleur, dans ses composantes essentielles (orbes, courbes, efflorescences, ou figures géométriques...), la forme est toujours le chiffre d'une implication totale du peintre dans la peinture, d'un bonheur de peindre : celui que l'on trouve dans les plus grandes réussites de Cobra, l'une des références majeures de Monique Tello. »

Pascale Cassagnau, 1990

La peinture de Monique Tello nous raconte une histoire très ancienne : le combat éternel du chaos et de l'harmonie, de l'obscur et du lumineux, de l'inavoué et du révélé, du désir et de la raison, de Dionysos et d'Apollon.

Ce qui pousse, c'est Dionysos, la force impétueuse qui exige son jaillissement, c'est du désir aveugle et douloureux qui ne devient fête que s'il trouve, dans la frontière du réel, une brèche par où se répandre ; c'est du désordre qui veut devenir du plaisir. Ce qui résiste, c'est Apollon, incarnation rayonnante de la beauté et de l'harmonie, car il nous faut bien aimer sans dévorer, haïr sans massacrer, vivre sans incendier. Il devine l'avenir, c'est à dire qu'il invente des objets au désir, les formes que prend la vie pour être vivable. Alors il inspire les artistes et souffle la lumière de la civilisation. Il rend le plaisir partageable.

Entre les deux, Monique Tello a le courage de ne pas choisir son camp. Mieux, c'est de leur affrontement qu'elle nourrit sa peinture. De leur rencontre éternellement recommencée, en fulgurances, sur la crête de l'instant, en éruption sur la surface de toile ou de papier. Elle peint l'indicible qui se révèle, et qui disparaîtra si personne ne le saisit ; elle peint le cri juste avant que le silence ne l'engloutisse ; elle peint le débordement de mystérieux tumultes intérieurs au moment où ils se solidifient en gestes musicaux, en échos de couleurs. Cézanne avait raison, un tableau n'est pas une fenêtre. C'est le lieu d'une émergence, c'est une déchirure à la surface du réel par où s'engouffre une coulée d'imaginaire.

La peinture de Monique Tello veut, dans un même mouvement, détruire et construire. C'est une peinture qui accepte le désespoir d'une contradiction qui, jamais, ne pourra se résoudre, et que nous sommes condamnés à laisser entière sous peine d'amputer l'homme ou d'appauvrir la vie (voie nietzschéenne vers le bonheur : devenir fou exprès ?).

C'est une peinture profondément romantique qui refuse de tuer l'ivresse triomphante en l'emprisonnant dans une forme qui ne serait pas la sienne, géométrie, figuration ou signe. Pour ne pas contraindre, dans une camisole, la jubilante folie dont parle Deleuze, Monique Tello, avec la témérité inquiète qu'on éprouve à l'approche d'un danger familier, la laisse éclabousser la toile. Sans détours. Naïvement. Librement.

Pour laisser ainsi s'épancher Dionysos, il faut occuper Apollon ailleurs, à des jeux de construction, de genèse, des jeux telluriques, tectoniques, comme ceux du magma et de l'écorce, du sang et de la croute... Il faut l'occuper à la peinture qui a, elle aussi, son mot à dire. Ne lui permettre d'organiser les traits, les taches sur la surface qu'en une topologie ouverte, qui puisse accueillir la simplicité grandiose de ce qui sort tout brut, obscur, palpitant, violent, pas fini..

Au risque de se dévoiler, d'étaler ses manques, ses fragilités, ses fêlures. C'est le pari courageux que suppose cette posture hyper-subjective...

Au risque, aussi, de l'échec, de l'insignifiance, de la forme qui se referme sur elle même, ou sur rien. C'est l'enjeu ambitieux de son expressionnisme lyrique.

Dans la confusion de ce qui émerge, Monique Tello est souvent confrontée à l'irruption du scandale, à la tentation du n'importe quoi. Alors elle se retient, un peu, elle assourdit les tons, elle peint plus grave, comme pour étouffer l'exubérance, pour peser sur les stridences. Contenir la densité plutôt que s'abandonner à l'explosion ou à la désinvolture, c'est sa manière d'être discrète. Mais quand même, ça continue à tirer la langue en dedans (voie rabelaisienne vers le bonheur : faire semblant d'être raisonnable ?).

Il n'y a pas, chez Monique Tello, de volonté de choquer ; il n'y a pas non plus de désir de séduire. Elle accepte, simplement, le risque de déplaire. Tant pis pour ceux qui cherchent la beauté dans le joli, le gracieux, le poli. La beauté est ici dans l'exaltation du geste, dans l'émotion des hésitations, dans l'invention des décisions, dans la générosité des choix. Elle est aussi dans le regard de celui qui prend le risque, lui aussi, de s'aventurer jusque là; jusqu'à accepter que, là où ça se mélange mal, là où c'est tout de travers, tout décalé, ça le regarde aussi. Alors peut commencer la longue patience du regard, traversant doucement, une à une les couches, les transparences, les épaisseurs, comme on doit faire pour entrer chez Wols ou chez Fautrier ; se laissant happer par la fascination, le fourmillement, comme on peut se perdre chez Pollock ou chez Michaux; s'écarquillant pour s'offrir à la simple et brutale évidence d'un Bram Van Velde ou d'un Asger Jorn. Comme on écoute Sonny Rollins qui fait couiner l'hanche de son saxophone et insiste jusqu'à l'insupportable, ou Thelonious Monk qui jette un accord dissonant sous une petite note suspendue, presque fausse, presque à côté du temps, comme un petit carré magique de Paul Klee, tremblant, mystérieux, immense, formidablement présent.

La peinture de Monique Tello n'a qu'un sujet, c'est celle qui peint, et elle n'a qu'un objet, c'est la peinture elle-même. Elle nous invite à renaître, vierges des conformismes, des calculs glacés, des illusions savantes. Elle nous offre une chance de revivre les émerveillements très simples qui sont ceux de l'enfance ou de la folie.

Bernard Prouteau.

Monique TELLO

Texte pour catalogue « Autoportraits » au temple de Chaurray

Monique Tello évolue au dessus de la toile : « je ne suis pas verticalement face au tableau, mais penchée sur lui posé au sol, courbée et tournant au dessus de sa surface taillée à mon échelle. Il se fait dans l'action, le mouvement, le déplacement du corps. C'est dans ce mouvement que la peinture se diffuse, se construit, comme l'énergie d'un liquide qui tourne autour de la forme, celle de l'eau autour de la pierre. »

L'extrémité de son pinceau de funambule trace des lignes libres qui se rencontrent pour donner chair à cette étendue infinie qui entoure et contient toute chose. Le geste cerne mais jamais n'enferme. Le trait sinueux traverse le contour qu'il trace pour atteindre le dehors que l'artiste n'explore que de l'intérieur. Alors Monique Tello peut se redresser et nous embrasser du regard l'espace. »

Dominique TRUCO